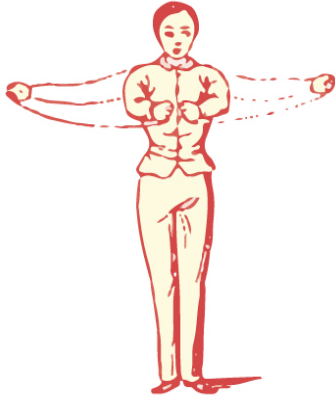


Monstre, dit-il

Isabelle Lagier



Il en est des monstres comme des hommes, des monstres aux pieds d'argile ou aux pieds bottés. Gérard Depardieu se range sans conteste et de lui-même parmi les premiers. *Monstre* est le titre de son dernier livre paru récemment¹ – avec comme sous-titre « Plus libre encore... »

« Chaque jour, chaque heure, chaque instant, il faut vivre » : première phrase d'un enchaînement de pensées qui semblent surgir hâtivement sous la main de l'acteur, comme mû par une nécessité pressante de cerner les maîtres-mots de son existence, de peindre « une vanité » – ainsi qu'il définit son expérience de la psychanalyse ; même s'il ne l'emploie pas forcément dans le sens pictural –, s'orientant du vide qui l'ordonne, la mort aussi bien : « un joli point d'exclamation sur le vécu ».

Une vie « sur le vif », « en état d'urgence », d'« abondance », marquée de rencontres *en-corps*, de rendez-vous de désirs, comme autant d'états qu'il suit. « Une rencontre, dit-il, [...] c'est être vivant » grâce au « désir des autres ». Pas sans un corps-caisse de résonance, d'une présence démesurée : sentir, humer, aviver sa sensualité en des instants, dans la répétition d'expériences de « satisfaction ». Autant de sensations qu'il ne pourrait vivre sans le « bonheur » de la langue, des langues qu'il écoute au-delà « de la partition » des textes. Ce qui compte, c'est « la note » écrit-il, « la ponctuation m'importe plus que les mots. Je joue davantage comme un musicien que comme un acteur. Peut-être est-ce parce que quand j'ai commencé, les mots je ne les comprenais pas. Je les chantais comme les paroles d'une langue inconnue. Et c'est toujours le cas ». Car, ce qui l'émeut, c'est « le cinéma des lettres », voire un cinéma de la lettre (et non celui « des chiffres »).

Un cinéma fait par des monstres, ceux dont il aime la poésie, la « monstruosité » : Maurice Pialat, « parce qu'il était à vif » ; Marguerite Duras dont le « vécu terrible » fonde « la tenue ». Et d'autres encore que Gérard Depardieu cite avec une tendresse toujours perceptible. C'est son approche poétique de l'humain, aux accents zweigiens : « humain parce que monstrueux et réciproquement ». Avec un goût pour l'imprévisible, le déséquilibre, l'excès.

« L'excès, c'est troubler, se mettre un peu hors-la-loi [...] On se confronte à tout ce qui, en nous, nous fait peur ». La lecture de Stefan Zweig est indispensable, affirme Gérard Depardieu : « Il a été l'un des premiers à entendre ce monde qui se mettait à hurler [...]. Il a vu la perte d'être gagner autour de lui et ceci a fini par lui enlever toute raison d'être [...]. Ce vide vers lequel on semble aller ».

Toutefois, s'il fuit parfois, comme l'écrivain, les impératifs de calibrages contemporains – certes, différents de l'époque nazie –, il semble trouver une certaine paix dans la recherche du silence, silence qui distinguait son père ; recherche d'espaces silencieux, de déserts, tant en lui que hors de lui, d'espaces ouverts, de disponibilité. Il se veut disponible pour accueillir l'étranger, pour se laisser bercer par les langues étrangères, délivré du sens, loin du bruit infernal des réseaux sociaux et autres exigences normatives. Cela se conjugue, dit-il, au « féminin ». Il le nomme : liberté. La liberté de celui qui s'oriente de l'éprouvé, à chaque instant, de ce qui fait le vivant. De « l'indien ».

Un style en clair-obscur se dessine, selon une écriture cadencée, poétique souvent, modeste toujours : « Je préfère vivre ma lumière et mon obscurité. C'est ça mon équilibre ».

¹ Cf. Depardieu G., *Monstre*, Paris, Cherche Midi, 2017.